



SAMSON

ENTRETIEN AVEC BRETT BAILEY

Vous avez à de nombreuses reprises montré votre attachement aux récits et figures mythologiques. Pourquoi choisir Samson aujourd'hui ?

Brett Bailey : J'ai toujours été intéressé par les mythes depuis mon enfance. Ma grand-mère paternelle était médium, elle interprétait les rêves, faisait le récit de vies antérieures, me racontait des mythes anciens. Les écrits des théoriciens comme Carl Jung, Joseph Campbell et James Hillman, qui ont découvert des liens entre mythes et rêves, me paraissent tout à fait pertinents. Les mythes nous donnent accès à de vastes richesses au-delà des constructions de la conscience circonscrites et limitées dans le temps. Et comme les reliques anciennes, ils nous relient aux imaginaires et aux cosmologies de nos ancêtres, à nos aspects primitifs. Depuis la nuit des temps, c'est en racontant des histoires que nous avons essayé de trouver notre place dans le monde. J'ai découvert la mythologie classique quand j'ai travaillé à l'adaptation de *Médée* d'Oscar van Woensel dans un paysage colonial. J'ai ensuite créé une pièce rituelle sur Orphée, puis interprété le mythe du Minotaure dans le contexte de la recherche labyrinthique de sécurité des réfugiés dans l'Union européenne. Cherchant une nouvelle pièce à monter en 2017, j'ai réfléchi à la façon dont les tragédiens grecs transposaient des histoires à partir de leurs mythes sacrés et les exploitaient pour parler de sujets contemporains. J'ai recherché dans la Bible des éléments de réflexion, pour finalement me concentrer sur l'histoire de Samson. Je ne sais jamais vraiment pourquoi je suis attiré par la dramatisation d'un récit en particulier, quelque chose vibre en moi à un niveau subconscient, et je suis alors à la merci de cette histoire. S'efforcer de trouver la résonance du mythe de Samson à ce moment de notre Histoire, comprendre ce qu'il voulait dire à travers moi, a été un long et difficile voyage. Au lycée, nous faisons des expériences scientifiques dans lesquelles nous plongeons des fils de fer dans diverses solutions salines. Des cristaux brillants se formaient sur ces fils. Mon travail artistique sur les mythes est similaire. J'essaie de réduire l'histoire à son essence squelettique, puis de l'immerger dans une « solution saturée » composée de cette matière géopolitique qui me fascine tant, et aussi de mes pensées, de mes fantasmes, de musique, d'images et d'énergies rituelles. Je façonne et polis ensuite ce qui se présente, et le sens émerge petit à petit. Alors, pourquoi choisir Samson aujourd'hui ? En fait, je pense plutôt que c'est Samson qui m'a choisi, parce que le moment était venu pour lui de remonter à la surface. Samson est un récit sanglant plongé dans une période d'oppression et de cruauté. Mais au-delà de la violence et de l'héroïsme du mythe, j'y trouve aussi une grande tristesse. Un des thèmes principaux de mon travail est la perte : celle du foyer, de soi-même, de la foi, de la beauté fragile face aux forces aveugles de l'avarice. Mon interprétation poétique du récit le fait entrer en collision avec le XXI^e siècle et l'orchestre avec mes préoccupations sur la migration, le sectarisme, le colonialisme et les politiques capitalistes oppressives. Elle s'inspire de ma fascination pour le chamanisme, les rituels, le refoulé et le non-rationnel.

Le comédien jouant Samson, Elvis Sibeko, est un danseur-chorégraphe, il est aussi *sangoma*, guérisseur et devin traditionnel sud-africain. Samson, lui, était nazir, personnage biblique consacré à Dieu. Aviez-vous destiné ces deux figures spirituelles à entrer en résonance l'une avec l'autre ?

Je suis moins intéressé par le caractère biblique de Samson que par la pertinence de l'histoire aujourd'hui, à cet instant. Que le mythique Samson soit un nazir consacré au dieu hébraïque n'est pour moi qu'un simple détail historique. Je m'intéresse davantage à ce qu'il représente : l'archétype de la rage qui s'élève et qui explose en réponse à des années d'oppression et d'humiliation. C'est ce qui est au cœur du mythe. Les ressorts et les références de mon travail artistique résident beaucoup plus dans les rituels et cérémonies que dans le théâtre. La création exige de l'interprète qui joue Samson une énergie spirituelle explosive à laquelle il peut accéder et qu'il peut utiliser. J'ai senti que la meilleure façon de manifester cette énergie intense – de la rendre palpable dans la performance – était la danse. Shiva danse la destruction de l'univers. Le danseur qui jouait le rôle dans la première version que j'ai faite de *Samson* n'avait pas ce lien spirituel profond avec lequel travailler. Par conséquent, cette pièce a été pour moi un échec.

Son cœur était faible et toute l'œuvre s'en trouvait déséquilibrée. Elvis est un *sangoma* – un guérisseur dans la tradition du nord du Mozambique. Il convoque les esprits des anciens. L'esprit qui passe à travers lui est un puissant chef, lui aussi *sangoma* de cinq générations antérieures, et qui a été assassiné par une ethnie ennemie. Lorsque cet esprit « anime » – ou possède – son corps, Elvis lui-même n'est plus psychiquement présent. Nous avons développé lui et moi un processus de répétitions dans lequel cet esprit est mis au premier plan, et d'une certaine manière, c'est lui qui chorégraphie les danses qu'Elvis exécute sur scène. Des rythmes percussifs et une ligne rituelle sont imbriqués dans le spectacle, orchestrés pour libérer des énergies extraordinaires et explosives. La performance opère à des niveaux bien au-delà de ceux de la narration conventionnelle et de la motivation psychologique.

Le contenu de la pièce, extrêmement politique, montre le cercle éternel où la violence appelle et réagit à la violence. D'après ce récit ancien où cupidité, haine et brutalité règnent, qu'avez-vous souhaité mettre en lumière des grands sujets de notre histoire actuelle ?

Le spectacle traite de problématiques de dépossession coloniale, de pillage néocolonial des ressources, de migration de masse, de racisme et de xénophobie, de radicalisation et de terrorisme. Ce sont des thèmes récurrents dans mes œuvres, comme ma vision du *Macbeth* de Verdi transposé en République démocratique du Congo, *medEia*, *Sanctuary*, une méditation sur les limbes dans lesquels les réfugiés sont enfermés et *Exhibit B* présentée au Festival d'Avignon en 2013. Quand nous considérons les causes des actes terroristes aux États-Unis, dans l'Union européenne, au Moyen-Orient et dans tant d'États africains, quand nous regardons comment les Rohingyas sont traités en Birmanie, les Ouïgours en Chine, les Arabes envahis par les Occidentaux dans leurs pays, et les Sud-Africains noirs par les colons blancs dans mon propre pays... l'expression « nous récoltons ce que nous avons semé » nous vient à l'esprit. Les gouvernements et les peuples continuent à traiter ceux qu'ils considèrent comme « autres » avec irrespect et brutalité, et tôt ou tard, les répercussions sont explosives et dévastatrices.

Musique et images font ici le lien entre les mythes anciens et le monde contemporain. Pouvez-vous revenir sur la création de la bande son, qui emprunte autant aux musiques sacrées que profanes, et sur les projections vidéo, puisées entre autres dans l'esthétique médiévale ?

La musique est souvent une clé que j'utilise pour débloquer mon processus créatif. Lors de mes recherches pour l'écriture du spectacle, j'écoutais des musiciens d'electronica et de dubstep comme Burial et Kode 9, et des groupes comme Radiohead et UNKLE. J'ai fait référence à ces groupes lorsque j'ai donné des instructions à Shane Cooper, le compositeur de la partition jouée en direct : « écoute le son de la batterie sur le morceau *Weird Fishes* de Radiohead à 3'41" » ou « reprends la sensation d'étrangeté du morceau *2nd Field* du groupe Biosphere ». Samson est finalement mis à genoux par Dalila, après avoir fait des ravages dans sa société. J'ai eu l'intuition qu'une voix magnifique serait le moyen le plus efficace de séduire le héros, et que l'interprète jouant Dalila devait être une chanteuse. La découverte de la sublime aria du XIX^e siècle *Mon cœur s'ouvre à ta voix*, de l'opéra *Samson et Dalila* de Camille Saint-Saëns, a été une révélation. Je travaille de manière très visuelle, les images que je crée sont aussi importantes pour transmettre du sens – si ce n'est plus – que le texte. Un voyage en Sicile en 2018 a inspiré l'esthétique de certaines parties du spectacle. Les petites villes fortifiées de l'époque médiévale, représentées sur les fresques des églises, ont capté une partie de la mentalité de forteresse qui caractérise la réponse à l'immigration dans la zone européenne d'aujourd'hui. Les miniatures persanes et les enluminures chrétiennes ont également été de grandes sources d'inspiration. J'ai conçu les images projetées de l'arrière-plan du décor sur ordinateur. Une amie proche, l'artiste Tanya Johnson, a ensuite transposé ces éléments visuels, en a fait des collages, les a peints ou redessinés, pour ensuite les scanner afin d'obtenir les très belles images finales.

Propos recueillis par Malika Baaziz en février 2021